

LE COIN DU FEU

Revue Mensuelle

ABONNEMENT: }
\$2.00 PAR ANNEE. }

FEVRIER 1894

ADMINISTRATION: }
{ 63 RUE ST. GABRIEL.

SOMMAIRE

CHRONIQUE.	<i>Mme. Dandurand.</i>	HYGIÈNE,	****
NOTRE RÔLE DANS LA CITÉ,	<i>Mme. Dandurand.</i>	CUISINE,	<i>Tourne-Broche.</i>
TRAVERS SOCIAUX, (La Femme dans la Famille.)	<i>Marie Vioustemps.</i>	LA MODE,	****
LITTÉRATURE,	<i>Mélère.</i>	CE QU'ON DIT DE LA FEMME,	****
CONSEILS DE LA MÈRE GROGNON.	****	UNE BELLE OPÉRATION,	<i>Maurice de Fleury.</i>
MUSCADIN DANS LE MONDE,	<i>Muscadin.</i>	LETRES D'UNE MARRAINE A SA FILLEULE, <i>Em. Raymond</i>	****
LOCUTIONS VICIEUSES,	****	PETITS COURS DE MYTHOLOGIE,	****
SAVOIR-VIVRE,	****	ICI ET LA,	****
LE LOUP DÉGUIsé,	<i>Jules Simon.</i>	LE CAPITAINE MAILLÉ,	<i>J. Royal.</i>
			<i>(ancien Génér. des T. du Nord-Ouest)</i>

Chronique

Souvent, devant certains cas de pauvreté particulièrement pitoyables, je me suis demandé, comme un grand nombre d'entre vous, j'en suis sûr, chères lectrices, si la science économique ne parviendrait pas à trouver un de ces jours le moyen de répartir plus justement la fortune publique entre les différents membres de la Société.

Voici, par exemple, une veuve chargée de famille, ayant été habituée à vivre dans l'aisance, et forcée, pour *pouvoir manger*, elle et les siens, d'accomplir chaque jour une tâche surhumaine.

Les besoins de ces malheureux, infiniment plus intéressants que le mendiant ordinaire, sont doublés par les aspirations qu'ils ont non seulement au pain quotidien mais aussi à la nourriture intellectuelle, à l'instruction. Comme les derniers des indigents, cependant, leur unique ressource est le travail, et il leur manque celle de tendre la main dont jouissent au moins les autres. En outre, les victimes de notre organisation sociale qu'on appelle "les pauvres honteux" se voient réduits à retrancher sur leur confort, sur la table et le vêtement, au-delà du strict nécessaire et jusqu'aux limites de la souffrance intolérable.

En raison même de l'humilité de leur position, leur travail maigrement rétribué suffit à peine à satisfaire les premières exigences d'une vie misérable.

Quand on voit à côté de ces familles nécessaires de riches oisifs dépenser pour le caprice

d'un moment ce qui ferait vivre les premiers pendant une semaine, ou servirait à combler un vide cruel (une chaude couverture pour l'aïeule, une bonne paire de lunettes pour la mère forcée de coudre à la lumière de la lampe, un tonique pour la jeune fille anémiée par la croissance, épuisée de travail — besoins impérieux que la misère appelle luxe); quand on voit tout cela, une question se présente naturellement à l'esprit: Ne pourrait-on, sans une trop grande injustice, prélever sur l'énorme fortune des uns de quoi remédier à l'indigence des autres? La loi elle-même ne devrait-elle pas, en s'inspirant du principe condamnant les loteries, restreindre la liberté des opérations de bourse? Ne devrait-elle pas empêcher ces concentrations formidables de capitaux — ces *combines* iniques, qui donnent aux riches et aux seuls riches le pouvoir terrible d'affamer les populations et d'accumuler à leur détriment des fortunes insensées?

Désespérant d'une solution prochaine à ce problème, nous avons rêvé de la fondation d'une société philanthropique, dont le but serait de rechercher les martyrs délaissés de la fière et secrète misère. Le délicat apostolat qui guérirait les souffrances physiques comme les tortures morales, et verserait une discrète consolation dans les âmes désespérées dissimulant leur agonie sous un sourire, a de quoi tenter les natures généreuses.

C'est donc dans ces dispositions et au milieu de